

LE JOUR, 1945
07 octobre 1945

D'UN VOL DE CAILLES A BEETHOVEN

Un vol de cailles d'au-delà des mers passait, l'autre soir, au-dessus de nos rivages. Quelques unes très lasses, incapables d'aller plus loin, entrèrent dans nos demeures, sur la montagne. La soldatesque d'un corps de garde voisin fit de ces voyageuses un repas délectable. Mais, une caille aux yeux doux, prise par un enfant, mérita son amour. L'oiseau passa la nuit dans une cage pour être libéré au lever du soleil. Dans les premiers feux du matin, la caille s'en alla, vers l'est à tire d'aile.

Ainsi les oiseaux s'en vont, d'une terre à l'autre, d'un monde à l'autre, menacés par nos appétits et par nos pièges. Les vastes liens que les hommes ne savent pas établir entre eux, les migrations des oiseaux en font une réalité depuis toujours. La noble outarde puissante, la cigogne au vol lourd comme la jolie caille potelée, vont sans passeport d'un pays à l'autre, fuyant les rigueurs de l'hiver et cherchant le printemps. Mais l'homme reste hostile à l'homme et lui interdit le séjour des lieux hospitaliers. Devant nous les murs se dressent et les portes se ferment.

Si nous étions organisés comme les oiseaux du ciel, si l'amour créateur recevait ses droits, des peuples entiers iraient périodiquement les uns vers les autres. Ils se donneraient le gîte avec le baiser de la paix et les foyers s'illumineraient de la présence de l'étranger, de l'hôte ; mais nos entrées sont verrouillées et nous mettons partout des barreaux aux fenêtres...

La caille libérée de l'autre matin, j'entends son cri au loin, dans un buisson de genêts et dans les vignes rouillées d'Octobre. Elle a échappé à la mort pour connaître encore l'ivresse de l'espace et le chant de la joie. Et ce même cri de la caille, cette voix dans l'aurore, transposé sur le plan de la musique éternelle je le cherche et je le retrouve enveloppé d'amour dans les grandes harmonies de Beethoven.